

grand-messe chantée à l'église d'Ell et avant que les quelque soixante invités se missent à table.

Le premier toast fut porté par le notaire Félix Bian, au nom de la famille. Joseph Junck, l'ami de jeunesse de Cécile et le frère en loge de Charles Papier, tout en apportant les saluts de la maçonnerie luxembourgeoise remit aux jubilaires deux gobelets avec ornements symboliques. Miska (ou Charlie?) Papier de Londres déclama avec beaucoup d'entrain une poésie humoristique écrite en patois par Marie Munchen. Charles Sedelmeyer s'adressa plus particulièrement à Madame de Munkacsy de qui il releva la piété filiale témoignée en tout temps à l'égard de ses parents. Il insista même avec un certain manque de tact sur le fait que jamais la fille «arrivée» n'avait éprouvé de gêne à présenter ses parents à ses hôtes princiers lors de ses réceptions données à Paris. Enfin un second neveu de Cécile Munkacsy (probablement Walter Ilges) remercia sa tante et ses grands-parents de tout ce qu'ils avaient fait pour la famille. Les fanfares de Redange et de Holz firent entendre leurs, plus beaux airs, puis tout le monde dansa sur la pelouse, y compris les vieux jubilaires. Un feu d'artifice tiré à la tombée de la nuit fut le signe de départ pour les invités venus de l'étranger tandis qu'un cercle restreint de parents et d'amis continua la fête jusque tard dans la nuit. (73)

Le rétable pour la Comtesse Andrassy et «La Grève» figuraient au Salon de Paris de 1895. Ils furent sévèrement jugés. Au grand effroi de Cécile et de ses parents, qui n'ignoraient pas la maladie dont était atteint Munkacsy, un périodique luxembourgeois reproduisit la critique désastreuse que le Dr Goldmann, correspondant de la Gazette de Francfort venait de publier dans ce journal. Comme Madame de Munkacsy devait vouer aux gémonies celui qui avait écrit ces phrases: «La Grève . . . est comme trempée dans un bouillon brun dont la nuance semble provenir d'une chique . . . . Quant à la «Crucifixion» elle est exécutée dans une encre noire . . . . On voit que la tête de Munkacsy est vidée . . . . S'il n'a jamais été un grand artiste, il fut bien un peintre capable. Il a voulu être plus qu'il n'est en réalité. . . . Il a forcé son art en faisant une course avec la réclame et en produisant chaque année le chef d'oeuvre qu'il devait à sa réputation . . . . N'eût-il voulu être un maître, il serait peut-être encore aujourd'hui le bon peintre d'antan. Mais avec l'ambition d'être un génie il a aussi perdu toute trace de talent.» (74) Dans le numéro du 2 juin le rédacteur J. M. Moes, tout en faisant l'éloge de Munkacsy, s'excusa auprès de ses lecteurs en prétendant que le papier avait été glissé dans son journal à son insu. Et il s'empressa de reproduire, en contre-poids à la critique du Dr Goldmann, un article dithyrambique que René Delorme avait publié . . . . en février 1879. Moes y ajouta l'énumération des grandes toiles peintes par Munkacsy depuis lors et ne finit pas sa note sans avoir insisté sur les marques de bienfaisance témoignées par le peintre et son épouse à l'égard des étudiants et des malheureux originaires de Hongrie et de Luxembourg. (75)